



**HAL**  
open science

## Monter pour descendre. Faire avec les échelles en contexte patrimonial

Nicolas Adell

► **To cite this version:**

Nicolas Adell. Monter pour descendre. Faire avec les échelles en contexte patrimonial. Terrain : anthropologie et sciences humaines [Anciennement : Carnets du patrimoine ethnologique ; Revue d'ethnologie de l'Europe], 2024, 10.4000/12lhi . halshs-04786902

**HAL Id: halshs-04786902**

**<https://shs.hal.science/halshs-04786902v1>**

Submitted on 16 Nov 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0  
International License

## Monter pour descendre

Faire avec les échelles en contexte patrimonial

*Go up to go down. Doing with scales within heritage realm*

**Nicolas Adell**

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/terrain/26483>

DOI : 10.4000/12lhi

ISSN : 1777-5450

### Éditeur

Association Terrain

Ce document vous est fourni par Université Fédérale Toulouse Midi-Pyrénées



### Référence électronique

Nicolas Adell, « Monter pour descendre », *Terrain* [En ligne], Lectures et débats, mis en ligne le 12 juillet 2024, consulté le 18 novembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/terrain/26483> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/12lhi>

---

Ce document a été généré automatiquement le 7 novembre 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

---

# Monter pour descendre

Faire avec les échelles en contexte patrimonial

*Go up to go down. Doing with scales within heritage realm*

Nicolas Adell

---

## Introduction

- C'était en 1991. Ou peut-être en 2005. On ne s'en souvient plus et le registre sur lequel on note ce type d'information est hésitant. En tout cas, ce n'était pas avant. Mme M. était venue déposer au service des acquisitions des musées départementaux de l'Aveyron — plus exactement, elle avait confié à une connaissance de longue date qui se trouvait être le responsable des collections — un carnet de souvenirs tenu par sa mère, décédée presque centenaire. Étrange destination pour cet objet très personnel et même intime. Mme M. est une habituée des dons ou des prêts aux musées et aux archives depuis 1988 date à laquelle une exposition « Vêtements » au musée Joseph Vaylet des Arts et Traditions populaires d'Espalion avait révélé la richesse de ce qu'elle avait gardé par attachement et qui trouvait alors à se hisser au rang de patrimoine. Elle a depuis beaucoup contribué à alimenter les collections patrimoniales textiles, notamment celle des pièces brodées. De ces travaux féminins du jour, elle avait conservé pour elle-même leur pendant plus nocturne, à tout le moins plus secret, celui du journal maternel, autre genre d'exercice manuel régulier. Sans doute, à la faveur d'un examen plus attentif de ces types d'objets, pourrait-on trouver quelques échos entre les motifs biographiques, écrits ou brodés, où les événements distribués entre le journal de papier et le journal textile forment ensemble la trame d'une vie de femme qui a vécu entre 1885 et 1984<sup>1</sup>.
- Mais la symétrie importe ici moins que l'écart. Les pièces textiles ont presque naturellement changé de lieu et de registre sans guère perdre de leur fonction. Du musée domestique intime où Mme M. les conservait, elles sont passées à l'exposition et aux musées « pour les autres » avec, semble-t-il, peu de fracas. Elles ont perdu dans le transport leur qualité d'objets (auto)biographiques, même si un cartel pouvait indiquer cette dimension, au profit de l'accès à un espace mieux partagé de significations, de mémoires et de gestes, ceux des femmes « d'avant ». Le carnet de souvenirs maternel

n'a pas eu le luxe de ce changement aisé de registre, qui était aussi un changement d'échelle puisque l'espace de réception en était radicalement modifié. Depuis 1991, ou depuis 2005, il est conservé dans un tiroir d'une petite réserve des musées départementaux de l'Aveyron avec d'autres objets du même ordre (des albums de famille, des médailles, un ceinturon de collégien, etc.). On ne sait qu'en faire. Peut-être aurait-il été plus à sa place — dans un autre registre ou à une autre échelle — dans la série J, celle des « archives personnelles et familiales » des archives départementales. Or, Mme M. connaît les archives ; elle leur a aussi donné. Et c'est bien le musée qu'elle a choisi pour le journal de sa mère. Il est possible que l'institution muséale contienne à ses yeux l'idée d'une conservation plus robuste. Existe peut-être aussi le sentiment que le musée prolongera mieux un usage acceptable de l'objet pour elle, à savoir qu'il pourra être vu même s'il ne sera pas vraiment lu.

- 3 Que nous dit l'itinéraire de cet objet ? Il nous parle de sa propriétaire en premier lieu, de l'attachement qu'elle lui voue, un attachement qui s'exprime également par un arrachement désiré. Mme M. n'a pas d'enfants. Elle a l'expérience, par de multiples dons précédents, de ces épreuves discrètes que forment les dons et prêts d'objets personnels qui se mettent à circuler dans des arènes inédites et que tous les cartels du monde n'immuniseront pas contre les interprétations, les jugements ou l'indifférence. Ils portent avec eux la conviction — celle de Mme M., celle du conservateur qu'elle connaissait bien, ou celle construite dans le cadre de leurs échanges, on ne le sait pas — qu'une autre place leur est possible et souhaitable et qu'ils ont une autre *grandeur*. Cette conviction a-t-elle installé chez Mme M. l'impression que son environnement personnel de choses, par ce qu'il signifiait de « typique », d'« ancien », d'« authentique », avait à s'extraire de son milieu domestique pour offrir des prises à une mémoire collective ? Ou ces gestes d'altruisme patrimonial sont-ils gouvernés par une démarche plus égoïste d'héroïsation ordinaire, par la quête d'un nom à tenir et à faire inscrire ? La « collection M. » promet à « M. » de survivre à Mme M.
- 4 L'alternative ainsi posée biaise la complexité du processus, faite probablement d'un mélange des deux aspects. L'on peut chercher à tenir un rang et un nom, à continuer, à s'élever pour avoir, à son niveau, une autre place tout en ayant à cœur de rendre un service, non à une communauté que l'on n'imagine pas, mais à l'avenir auquel on confie quelques capsules temporelles. Le journal maternel en est une d'un genre particulier ; il ne faudrait pas le lire. Pourtant, tout le monde dans les services des musées départementaux de l'Aveyron pourrait l'ouvrir, car aucune indication n'a été faite pour en restreindre l'accès. Cela construit une petite incertitude qui retient l'objet dans un tiroir où il renferme pour un public absent le « dur désir de durer » (Paul Éluard) auquel le voyage du journal fait référence. Changer de lieu, changer de registre ; n'a-t-on pas là le degré zéro d'un changement d'échelle, de la recherche par l'espace pratique (et non le territoire représenté) de cette autre grandeur ? Qu'est-ce qui fait exister une échelle pour Mme M., sinon ces variations de grandeur qui déterminent, selon tel ou tel point de vue, la grandeur ou la petitesse, la signifiante ou l'insignifiante de tel objet ? Or, dans le réel de Mme M., ces variations n'obéissent pas à l'arithmétique cartographique. Quêter l'autre grandeur, ce n'est pas méthodiquement passer de l'intérieur de la maison au quartier, puis à la ville, au département, à la région, à l'État, à l'Union européenne, au monde. C'est d'abord essayer un autre lieu, ici les réserves de musée. N'est-il pas alors tout simplement question d'un changement de contexte plutôt que d'un changement d'échelle ? L'un n'exclut pas l'autre. Il faut parfois, c'est le cas de Mme M., changer de contexte pour pouvoir changer d'échelle. Un levier social,

technique et intellectuel est en effet nécessaire pour enclencher la recherche de grandeur et faire avec les échelles, un levier qui n'est pas toujours disponible dans la maison de chacune et de chacun même s'il s'est répandu sous de multiples formes. Les réseaux sociaux ont largement démocratisé le voyage entre les échelles et démultiplié les recherches de l'autre grandeur. Ils ont développé la conviction qu'il existe forcément un niveau où l'on est plus grand que ce que l'on est ici et maintenant.

- 5 Mais ces nouveaux leviers n'ont pas entièrement effacé les anciennes pratiques dont Mme M., qui n'utilise pas les réseaux, a conservé l'usage. Certains lieux sont de tels leviers sociaux, techniques et intellectuels. S'y rendre, c'est déjà chercher une autre échelle. Ces lieux diffèrent selon les individus et, surtout, selon le champ concerné par la quête de l'autre grandeur. Dans le domaine de la culture et du patrimoine, c'est l'institution muséale qui va assez spontanément fonctionner comme un embrayeur d'échelle. Or, dans ce domaine particulier au moins, le changement d'échelle n'a pas toujours pour simple fonction d'établir un nouveau public, une arène plus vaste ou plus petite, un nouveau champ de significations, comme cela peut être le cas des broderies familiales données et exposées. Il peut aussi consister, plus profondément, en une nouvelle installation dans le temps et une recherche discrète de la pérennité. Changer d'échelle, c'est toujours un peu (ou beaucoup) installer un nouveau rapport au temps.

## De la grandeur dans le temps

- 6 Dans le dossier *La patrimonialisation et les politiques de l'échelle à l'Unesco* (Debarbieux & Hertz 2020), il s'agit peut-être de la dimension la moins évidente, ou la moins intuitive, puisqu'il est question de décrire des processus de patrimonialisation à l'aune des échelles que les acteurs mobilisent pour les réaliser. Prendre le patrimoine par les échelles n'est-ce pas justement le dissocier des questions de temps, d'historicité, de traditionnalité, d'authenticité qui l'empêchent habituellement pour lui préférer une grille renouvelée et constituée d'autres outils, la mondialisation et la mondialité, les rapports politico-idéologiques entre le local et le global, la déterritorialisation et la reterritorialisation? Sans doute. Mais ce serait aller trop rapidement que de considérer, dans la formation du couple patrimoine/échelle, que seul le premier a le monopole du rapport au temps.
- 7 Le texte d'Anne Hertzog (2020) l'illustre parfaitement. Si les enjeux de l'inscription des « sites funéraires et mémoriels de la Grande Guerre », en tant que « biens en série » — selon la catégorie du patrimoine mondial — partagés entre la France et la Belgique, posent d'abord des questions spatiales (comment marquer l'unité de la série? Faut-il harmoniser ou au contraire préserver une diversité sans mettre en péril la série? Comment la délimiter?), ils recouvrent fondamentalement des questions d'installation dans le temps. Le *re-scaling* du processus de patrimonialisation de ces sites et des pratiques mémorielles dont ils sont le théâtre, et la coopération franco-belge qu'il implique, le manifestent sans ambiguïté. Les acteurs — qu'il s'agisse des États, des régions ou des associations — explicitent cette dimension de deux manières différentes.
- 8 D'une part, l'opération consiste à moderniser les rites commémoratifs, à les singulariser également pour qu'ils soient davantage en écho avec le caractère exceptionnel et inédit de l'événement qu'ils réfèrent. La mise en série des sites funéraires et mémoriels de la Grande Guerre permet de rendre compte de l'émergence d'un nouveau rapport à la mort, au trauma et à la violence de masse. Aussi, se joue-t-il

également dans cette candidature, à mon sens, la captation symbolique d'un tournant dans le registre des mémoires traumatiques jusque-là focalisé autour des constructions mémorielles des désastres de la Seconde Guerre mondiale (le camp d'Auschwitz-Birkenau et le Mémorial de la paix d'Hiroshima ont été inscrits sur la Liste du patrimoine mondial respectivement en 1979 et 1996). Si cet enjeu ne s'exprime à aucun moment sous la forme élaborée d'une guerre des guerres dans le domaine patrimonial, il se tisse plus souterrainement par la mobilisation du lexique de la rupture, de l'inédit, de la nouveauté et des « premières fois ».

- 9 D'autre part, il s'agit également d'inscrire dans la durée les coopérations internationales établies dans le cadre du processus d'inscription patrimoniale. L'un des objectifs avoués du dispositif est justement le « temps long, quelle que soit l'issue de la demande de classement » rappelle Anne Hertzog. « Temps long » qui est le seul à offrir un cadre qui soit véritablement à l'échelle des finalités éthiques recherchées : l'avenir de l'humanité et la paix.
- 10 Ces discours entretiennent avec la rhétorique et la politique de l'Unesco une étroite parenté, ce qui pourrait laisser entendre qu'ils sont pour partie au moins stratégiques. Sans exclure des formes possibles d'instrumentalisation ou d'acculturation plus ou moins consciente d'un certain nombre d'acteurs aux principes de l'Unesco, il paraît plus juste d'imaginer plus simplement qu'on assiste là à une convergence des utopies et à une distribution de plus en plus large de l'idée que la paix par le patrimoine est une « utopie nécessaire » comme le disait Jacques Delors cité par Chiara Bortolotto (2020). En qualifiant abruptement l'ensemble de cette rhétorique de « moraline patrimoniale » il y a quelques années (Adell 2011), je dois reconnaître que j'avais insuffisamment mesuré la solidité de l'adhésion des acteurs de la diplomatie culturelle internationale à cet esprit. Adhésion solide, car elle repose sur des expériences concrètes de micro-utopies réalisées dans le cadre des sessions du Comité intergouvernemental pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel dont Chiara Bortolotto est l'une des meilleures ethnographes. Là, en effet, on peut voir la Corée du Sud et la Corée du Nord élaborer un projet commun autour de la lutte traditionnelle coréenne, ou encore mesurer l'effervescence fraternelle créée par le reggae. Vivre de tels moments, aussi cantonnés qu'ils soient au contexte de la session du Comité intergouvernemental, n'est pas sans produire de puissants effets sur la bureaucratie qui en est le cadre. Le premier d'entre eux est de renforcer l'adhésion à l'utopie qui sous-tend toutes les autres et cesse, de ce fait même, d'être considérée comme telle : il existe vraiment une « bonne échelle » à laquelle de tels événements se produisent et qui réalise pleinement le potentiel de ces pratiques culturelles. Identifier cette « bonne échelle », être capable de la désigner, est précisément l'une des compétences que, de nos jours, l'on attend d'un expert patrimonial.

## Voyager entre les échelles

- 11 Or, c'est une compétence que l'on n'acquiert qu'au travers d'une autre, le savoir-faire multiscalaire dont la possession reconnue n'est pas indépendante de certaines conditions sociales. C'est l'une des forces du dossier *La patrimonialisation et les politiques de l'échelle à l'Unesco* que de mettre au jour cette dimension des jeux d'échelles en contexte patrimonial internationalisé. Les différents articles du numéro montrent bien que « jeux » ne qualifie qu'une petite partie des dispositions de quelques acteurs

que l'on imagine aptes à effectuer sans grande difficulté des voyages multiscalaires : le monde de la diplomatie culturelle de l'Unesco ou les services nationaux de l'administration de la culture pour l'essentiel. L'introduction de Bernard Debarbieux et Ellen Hertz (2020) établit avec beaucoup de clarté les enjeux de ces « politiques des échelles », au niveau des États comme au niveau de l'Unesco, dont le premier des effets est d'élaborer une dure asymétrie entre des compétences pourtant pensées comme également nécessaires et légitimes sur l'échiquier des patrimonialisations. Parce qu'il en est du côté des acteurs politiques (celles et ceux qui animent les assemblées de l'Unesco ou les réunions techniques des ministères de la Culture, mais également celles et ceux que l'on trouverait aux niveaux plus régionaux ou locaux) comme du côté de Mme M. ou des « individus, groupes ou communautés » selon l'expression du texte de la Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel de 2003 : chacun s'emploie à opérer des déplacements ou des resémantisations, modestes ou grandioses, à essayer de nouvelles chambres d'échos pour des pratiques, des récits ou des objets, avec timidité ou avec prétention. Mais quand il s'agit de faire passer un patrimoine national au régime universel, ou de penser un patrimoine personnel comme partageable au-delà de soi, n'a-t-on pas affaire à une épreuve de même nature dont la différence réside moins dans l'attitude (on peut être inquiet ou sûr de soi des deux côtés) que dans la qualification de cette compétence ? Le voyage entre les « hautes » échelles désignera la compétence multiscalaire en général, tandis que celui entre les « basses » échelles sera sans qualité.

- 12 Mais l'autre force des articles rassemblés dans ce dossier est de corriger régulièrement l'effet d'échelle qu'induit le point de départ ou l'horizon partagé des textes qui traitent de la fabrique patrimoniale « à l'Unesco ». Car, « à l'Unesco » l'on est assurément loin de la réalité des pratiques et espaces concernés par les biens ou éléments inscrits au titre de l'une des listes du patrimoine mondial ou du patrimoine culturel immatériel. Aussi, la compétence multiscalaire est-elle là nécessaire, et nécessairement explicite. Mais elle repose au moins autant sur un dispositif intellectuel de mise à l'échelle fondé sur des connaissances que sur la mobilisation affective de valeurs auxquelles on tient (Bortolotto 2020). Ces valeurs, selon les arènes considérées, changent largement et contribuent à complexifier ces jeux d'échelles, en particulier entre les États et l'Unesco (Debarbieux 2020). Enfin, ces compétences se déploient aussi dans de multiples capacités à « faire avec les échelles » des experts et des entrepreneurs de mémoire (Hertzog 2020) ou des individus plus ordinaires en quête d'un périmètre stratégique pour construire une communauté patrimoniale (Munz 2020). Par-delà les régimes disciplinaires, l'attention portée aux complexités de postures et de positions unifie les auteurs. Sans doute, peut-on trouver dans les manières dont l'administration de la preuve est conduite des façons de faire ethnologues (H. Munz, C. Bortolotto) ou géographes (B. Debarbieux, A. Hertzog). Mais ces ancrages disciplinaires s'effacent devant les enjeux qui se dessinent par-delà l'horizon affiché des textes et le thème du dossier lui-même. Le croisement des logiques d'échelles et des questions patrimoniales ouvre en effet deux vastes problèmes : comment rendre compte de la pluralité des modes d'existence de la mondialité et des imaginaires qui la soutiennent ? Peut-on déterminer quelques principes de navigation pour des individus pris entre des mondes plus ou moins encastrés les uns dans les autres ?

## Enchevêtrements

- 13 La mobilisation des échelles par les acteurs produit en effet des enchevêtrements de mondes au travers de tous les processus de patrimonialisation ici décrits. Tous les articles de ce dossier de la revue *L'Espace géographique* sont confrontés à ce phénomène et en traitent à des degrés divers. Ceci conduit chacun des auteurs à aborder, selon sa sensibilité et sa méthodologie propres, les questions référentielles que la perspective scalaire comme l'objet patrimonial portent nécessairement avec eux. Le cas Mme M. n'y échappe pas. De qui ou de quoi ses broderies, ses outils ou le journal maternel sont-ils le signe ? Les référents se mêlent et, probablement, trouvent des stabilisations provisoires selon les interlocuteurs, les destinataires, les contextes d'exposition (ou de non-exposition pour le journal). Il pourra s'agir des femmes de sa famille, mais aussi de « l'ancien temps », des couturières et des brodeuses, de l'univers textile de l'Aveyron. Il s'agit alors de mondes articulés, mais non superposables et rendus assez autonomes quand ils sont pris dans le processus de patrimonialisation les offrant à l'évaluation par l'échelle : la « bonne » échelle des savoir-faire des couturières et des brodeuses (potentiellement internationale) sera bien différente de celle de l'univers textile aveyronnais qui repose sur l'expression d'une singularité territoriale, ou de celle des femmes de la famille M. et de « l'ancien temps » qui mettent en œuvre des logiques sociohistoriques qui croisent le genre, la parentèle et l'idée de disparition culturelle. La « bonne » échelle, ce n'est pas seulement une utopie de bureaucrates. C'est avant tout une attitude assez spontanée pour définir l'espace de réception adéquat d'une pratique ou d'un élément, un geste qui revient en même temps à afficher ses potentialités en termes de partage et de rencontre, depuis l'introuvable chambre d'écho d'un patrimoine à soi (qui peut être un tour de main, une manière de faire telle fête, une façon de considérer tel élément) jusqu'à l'affirmation d'une valeur universelle exceptionnelle.
- 14 Or, paradoxalement en regard de la spontanéité avec laquelle une dimension ou un registre s'impose, qualifier une échelle de « juste », « bonne » ou « vraie », c'est en quelque sorte révéler son détachement vis-à-vis de l'élément ; c'est être sorti du patrimoine à soi. Parce qu'il faut une certaine distance pour identifier une « bonne » échelle, une distance qui peut être celle d'experts extérieurs, mais aussi celle des acteurs eux-mêmes après une opération réflexive qui peut être très explicite et démonstrative — à l'image de l'annonce d'une volonté d'inscription sur une liste patrimoniale — ou bien très pratique, modeste et implicite — à l'instar de Mme M. déplaçant le journal maternel dans les réserves d'un musée, comme une façon plus rustique de prendre de la distance.
- 15 De tels comportements fournissent une idée du type de creuset à partir duquel une échelle se construit puisqu'il n'en est définitivement pas de naturelle (Debarbieux & Munz 2019) et aucune qui ne comporte à un degré ou à un autre, quand la rhétorique scalaire est mobilisée, une dimension politique (Tsing 2020). Les stratégies repérées et analysées par Bernard Debarbieux (2020) dans les cas de l'alpinisme et de la fauconnerie (pour l'ambition mondialiste) et dans ceux du yoga, du tango et du flamenco (pour la tentation nationaliste) montrent de façon convaincante la manière dont les États porteurs de ces candidatures élaborent au fur et à mesure ce que sera le « bon » niveau de la pratique qui n'est que rarement déterminée *a priori*. Le « bon » niveau, pour les États porteurs, est celui qui préserve la réalité de l'activité tout en

déployant sa vérité patrimoniale (en quoi est-ce un lieu de partage pour tous ?) et en garantissant la visibilité du rôle joué par le ou les États qui la soutiennent. Il fait ainsi l'objet d'une négociation continue. Pour une partie, celle-ci consiste dans le travail de la diplomatie patrimoniale dont l'Unesco est l'arène privilégiée. Pour une autre partie, elle se joue dans des ajustements moins démonstratifs entre différentes politiques nationales dans les cas de coopérations interétatiques et, à l'intérieur des États, entre les différents territoires dans lesquels les individus peuvent inscrire les pratiques concernées. Le travail de la « grande » coopération interétatique qui rend visible certaines stratégies d'échelle ne doit en effet pas oblitérer l'existence, au niveau régional, voire très local, de petites coopérations parallèles, de négociations autour de limites floues, mais néanmoins pertinentes aux yeux de certains acteurs. Aussi, l'injonction à changer d'échelle (qui consiste le plus souvent à reprocher l'enfermement ou le partage insuffisant) est généralement adressée à des collectifs qui, sans toujours le manifester, ont déjà entrepris de telles opérations à un niveau microscopique : passer de quelques familles à la localité, de la localité à un ensemble plus vaste de lieux dont on élabore l'homogénéité culturelle, puis de cet ensemble à une région, par exemple, forment autant de moments où se déploient de concrètes « frictions d'échelles » pour reprendre l'expression d'Hervé Munz (2020).

- 16 La pluralité des échelles appartient ainsi à une quantité bien plus importante de personnes ou de collectifs qu'on ne le suggère ; elle s'étend des praticiens experts des pratiques concernées aux diplomates qui siègent à l'Unesco. Cette pluralité se traduit en actes de multiples manières. Du côté des praticiens par exemple, l'espace d'une pratique ou d'un élément étant défini, quelques acteurs — le plus souvent celles et ceux qui s'estiment laissés pour compte — constatent qu'il y a un « reste », à savoir que d'autres personnes, ailleurs, pourraient aussi en relever, qu'il y a un jumeau de l'élément ou un cousin du tout premier degré. N'y aurait-il pas intérêt dès lors à les inclure (y compris en soulignant les différences qui serviront de traces pour ce travail scalaire) pour déclarer la vérité patrimoniale de la pratique, c'est-à-dire son potentiel à produire du partage et de la rencontre ? Mais au prix de quel sacrifice dans l'attachement à une identité territoriale, une intégrité culturelle, ou une « authenticité » de la pratique ? Du côté des entrepreneurs de patrimoine — administrateurs régionaux, nationaux de la culture, experts internationalisés —, la conviction de l'existence d'une échelle efficace ou stratégique (il faut plus ou moins déterritorialiser l'élément, il faut le rendre inclusif, etc.) peut conduire à rechercher des partenaires qui permettent l'extension du domaine, partenaires qui ne s'estiment pas nécessairement laissés pour compte et qui, parfois, se sont en conscience tenus à l'écart du processus. C'est le cas des savoir-faire en mécanique horlogère et en mécanique d'art dont Hervé Munz (2020) a suivi la construction, et qui illustrent le décrochage entre une raison praticienne qui différencie clairement les espaces français et suisse de la pratique, et une raison politique (incarnée par le rapprochement entre l'Office fédéral de la Culture côté suisse et le ministère de la Culture côté français) qui défend la cohérence d'un Arc jurassien transfrontalier. Finalement, les acteurs dotés de la pluralité des échelles mobilisables se distinguent en partie par l'identification du moment où le coût d'inclusion d'un « reste » ou d'un « autre » est trop élevé ; à l'Unesco, on le recule toujours. Il demeure que, pour une autre partie, les logiques qui président à la définition de périmètres raisonnables, stratégiques ou pertinents diffèrent largement selon qu'on est un diplomate unescoisé de la culture, un

responsable d'un service ministériel, un entrepreneur de patrimoine indépendant ou un praticien.

- 17 Mais, au sein de cet éventail, la compétence multiscalaire est assez inégalement distribuée. Si, à ses extrémités côté Unesco d'une part, côté communautés d'autre part, elle semble bien installée, il est un niveau intermédiaire où elle opère à mon sens de façon moins efficace. C'est un aspect qui ressort de la lecture des articles du dossier. Des échelles du patrimoine, il en est une qui dévore l'acteur qui la porte, c'est celle de l'État. La raison n'en est pas seulement administrativo-pratique dans la mesure où les États sont les porteurs officiels des candidatures et dans la mesure où leurs présences seules sont incarnées dans les arènes internationales où les individus, groupes et communautés n'existent qu'au travers de dossiers. Il y a plus. L'article d'Hervé Munz au sujet des communautés horlogères le montre en négatif. La coopération franco-suisse, dans ce qu'elle a de stratégique et d'instrumental — les horlogers français permettant de grossir le trait artisanal d'une pratique largement industrialisée en Suisse —, révèle la force maintenue de l'échelle nationale helvétique qui était celle de l'élaboration du dossier. De même, Bernard Debarbieux déniche jusque dans les plis des ambitions mondialistes de l'alpinisme et, surtout, de la fauconnerie les pesanteurs nationalistes qui les gouvernent. Sans doute y a-t-il parmi les experts au sein des services de l'État des compétences à faire avec les échelles, à connaître celle qui, pour « les autres qui comptent », est l'échelle efficace. Mais l'exigence représentative à l'Unesco ou le souci d'une certaine équité de traitement par les éléments du territoire (ou, à l'inverse, l'argument national justifiant la « voie rapide » prise par un dossier) rend l'État assez prisonnier de son échelle. Une telle appréciation, partagée par de nombreux acteurs durant l'instruction de leur dossier, aboutit souvent à l'idée qu'il va leur falloir faire des « sacrifices » à moins que l'on affirme vouloir « aller directement à l'Unesco », sous-entendu sans passer par le niveau de l'État. L'impossibilité d'une telle démarche « directe » ne fait, pour ceux-là, que renforcer l'idée de l'échelle dévorante et de l'État-écran.

## Représentants : des porteurs de patrimoine et des porteurs d'échelle

- 18 Au croisement des questions portant sur les processus de patrimonialisation et sur les problématiques scalaires pourrait se trouver une définition de l'espace intellectuel dont le dossier *La patrimonialisation et les politiques de l'échelle à l'Unesco* traite. Elle reviendrait cependant à négliger une dimension commune des objets analysés, plus fondamentalement ancrée que l'incidence d'une intersection. L'idée de patrimoine comme la notion d'échelle interrogent finalement un même problème, celui de la représentation. À quel « reflet de l'être sur l'avoir » (pour reprendre la belle définition générale des juristes), le patrimoine donne-t-il lieu quand il consiste en un ensemble de pratiques chorégraphiques, un savoir-faire artisanal ou des pratiques cérémonielles ? À quelles dimensions neuves un élément *situé* peut-il prétendre ou être étendu ? Quel horizon offre-t-il non depuis ses bordures, mais dans son centre ? Livrera-t-il le monde en petit ? Ou, au contraire, s'étirera-t-il à l'échelle planétaire ?
- 19 Ces multiples questionnements — dont la liste pourrait considérablement être allongée — sont articulés les uns aux autres et forment autant de facettes qui engagent des enjeux de représentation. Mais cette multiplicité peut trouver à s'ordonner dans la

tension entre une propriété et un processus double qui traverse toute opération de patrimonialisation et en révèle le noyau scalaire : la propriété, c'est la *scalability* (Tsing 2020) ; le processus double, c'est le *calibrating* (Grasseni 2016) associé au « cadrage scalaire » de Bernard Debarbieux et Ellen Hertz (2020). Le *calibrating* désigne l'ensemble des transformations fines, invisibles parfois, critiques souvent qui ont un impact sur les manières de faire, les routines, les gestes, les environnements, les discours qui constituent l'élément à patrimonialiser et le rendent justement patrimonialisable. Aussi, ce processus se situe-t-il immédiatement en amont de celui pointé par Bernard Debarbieux et Ellen Hertz sous l'expression de « cadrage scalaire ». Ce dernier, qui est produit par les pratiques, les récits et les discours sur l'élément (et non de ou dans l'élément qui sont ceux du *calibrating*), soutient ainsi un processus d'institutionnalisation tandis que le premier consiste davantage en une opération de normalisation. La combinaison de cette double dynamique permet de déterminer si, et à quelles conditions, un élément pourra effectuer son voyage entre les échelles. S'il voyage facilement — autrement dit, s'il n'a pas à être considérablement aménagé ou transformé pour passer d'une arène régionale à une arène nationale ou internationale —, alors l'élément est doté de ce qu'Anna Tsing appelle « *scalability* ». Son allure, la rhétorique qui le soutient et le mode d'attachement des personnes ne changent pas, ou peu, selon qu'ils sont présentés dans une plaquette de l'office de tourisme local, une fiche descriptive pour une inscription nationale ou un dossier de candidature pour une liste mondiale. Inversement, un élément sera dit « *unscalable* » si le voyage entre les échelles auquel on le soumet se fait avec beaucoup de difficultés, quand par exemple les communautés ne se reconnaissent pas, ou pas assez, dans la description de leurs propres pratiques. L'absence de « consentement » — cette pièce si importante de tout dossier pour la Liste représentative du patrimoine culturel immatériel notamment — interdit alors le voyage.

- 20 Mais entre le voyage aisé et le voyage empêché — deux cas limites qui ne sont pas forcément les plus répandus —, il existe toute une gamme d'itinéraires variés, plus ou moins difficiles, au sein des différentes arènes institutionnelles de la culture et du patrimoine. Les membres d'une communauté patrimoniale — qui se construit souvent dans le processus même de candidature ou d'institutionnalisation ainsi que le montrent les différents articles — ne partagent pas toujours le même avis, parfois en raison de positions diverses au sein même de la pratique, parfois en raison d'attachement de nature différente. Ceci donne à la *scalability* moins le caractère d'une propriété essentielle ou substantielle d'un élément — comme pourrait l'être la propriété volatile d'un gaz par exemple — que celui d'une qualité instable et incertaine, dépendante des forces en présence, des pouvoirs de conviction pour justifier des aménagements qui permettraient une élévation et des volontés de résistance qui cherchent, au contraire, à préserver une « nature » de l'élément. Dans les deux cas, prêcher la *scalability* ou l'*unscalability* pourra être tour à tour un levier pour asseoir un pouvoir en place ou, au contraire, une « *weapon of the weak* », une arme des faibles (Scott 1985). Être scalable sera aussi bien le point d'orgue de l'argumentation d'un expert en patrimoine pour conforter son autorité intellectuelle dans un domaine (l'arme d'un fort, donc) que l'argument central pour passer au-dessus de l'État d'un collectif qui se sent insuffisamment soutenu par les institutions régionales, voire nationales (l'arme d'un faible). C'est le cas de celles et ceux qui sont en situation de conflit de souveraineté territoriale et qui s'estiment maltraités ou spoliés par « leurs » États. Parmi de nombreux exemples, le cas récent du processus de patrimonialisation d'un long poème

décrivant les manières traditionnelles de construction de la tente dans la culture nomade du Sahara occidental est significatif<sup>2</sup>. Enclenché à l'initiative de quelques figures locales, il consistait à critiquer les entreprises marocaines en termes de diplomatie culturelle auprès de l'Unesco. Le Maroc avait fait inscrire en 2005 en tant que chef-d'œuvre du patrimoine oral de l'humanité le Moussem de Tan Tan, soit un ensemble de pratiques culturelles allant de la musique aux traditions culinaires en passant par le nomadisme chamelier emblématiques de la culture nomade ouest-saharienne. Comme l'analyse très bien Sébastien Boulay (2022), les Sahraouis se sont sentis « dépossédés » de leur propre culture par ce classement qui asseyait la légitimité du Maroc à dire « leur » patrimoine. La forme prise par la contestation fut ainsi celle de la mise en valeur d'un patrimoine alternatif, dont la promotion eut lieu sur les réseaux sociaux, seul moyen d'atteindre l'échelle internationale en l'absence de reconnaissance de la République arabe sahraouie démocratique par les Nations Unies.

- 21 On mesure ici sans doute toute la complexité des enjeux de représentation qui recouvrent en l'occurrence des questions de reconnaissance internationale, de souveraineté territoriale et d'autonomie. Mais on les trouve aussi opérants à bas bruit au sein même des communautés de pratique où se nouent des débats qui peuvent diviser les acteurs, entre celles et ceux qui tiennent à conserver des positions acquises — une « participation légitime centrale » dans la terminologie des analystes de telles communautés — et que le changement d'échelle pourrait peut-être menacer, et celles ou ceux qui cherchent à capter une nouvelle place ou à obtenir un nouveau rôle en élargissant le périmètre des interlocuteurs pertinents et en mobilisant des outils et des rhétoriques inédites. La maîtrise de la compétence multiscalaire fait, par exemple, partie de cet équipement neuf. Au sein du premier groupe, on pourrait trouver un maire de village, un érudit ou une érudite locale, une artisane plébiscitée ; en somme, le type de personnes vers lesquelles un ethnologue arrivant sur son terrain se verrait orienté et qui seraient alors de très bonnes candidates à la position d'« informateur privilégié ». Ils et elles ont déjà un statut reconnu de représentants. Le voyage entre les échelles peut être un moyen de conforter leur position, mais peut également créer une petite insécurité de position en les plongeant dans des environnements dont ils et elles maîtriseraient moins les codes et révélant à leur endroit ce qu'Axel Honneth (2015 : 25) qualifierait de « pathologie sociale » contextuelle, soit leur défaillance d'accès aux clés de compréhension des normes qui régissent ces mondes. C'est là qu'agissent d'autres acteurs — conseillère et conseiller culturel, ethnologue, historienne, conservateur de musée — avec lesquels des membres de la communauté « en quête de reconnaissance », pour rester dans le sillage des travaux d'A. Honneth, pourraient prendre langue afin de bâtir ensemble un univers plus grand et où le processus de patrimonialisation vient satisfaire à leurs yeux un besoin de justice sociale ou une ambition personnelle.

## Conclusion

- 22 Les enjeux de représentation mettent en lumière une dimension politique profonde de l'échelle, différente de celle fondée sur les affirmations d'autorité savante ou diplomatique, sur la maîtrise d'une raison culturelle globale et sur l'expression pertinente et stratégique des imaginaires de la mondialité les mieux partagés. Qu'est-ce que du *politique profond* ? Il s'agit de l'ensemble des actions, des gestes et des comportements individuels qui, non-inscrits ouvertement dans le registre politique (ce

n'est donc ni la manifestation, ni la revendication, ni le vote tout simplement), permettent à des acteurs de mobiliser des échelles différentes pour (re)conquérir des statuts ou des rôles, pour affirmer localement une autre grandeur.

- 23 Monter pour descendre, tel est le squelette de cette opération, qu'on soit un praticien qui souhaite une inscription sur une liste nationale ou internationale, un membre détaché d'une communauté qui cherche à renouer culturellement avec un collectif d'origine, un diplomate à l'Unesco dont l'action élevée au rang international vise aussi des renforcements (de compétence ou de pouvoir) au niveau national. C'est Mme M. qui « monte » vers le monde des musées en quête d'un peu d'éternité ou d'un espace plus vaste pour ses objets personnels ou intimes, mais aussi, de façon sans doute indirecte et moins préméditée, d'une autre place pour elle-même par l'effet d'un nom qui reste et par l'acquisition d'un statut de représentante de mondes révélés : les couturières, les femmes, l'ancien temps.
- 24 Mais monter pour descendre présente aussi, pour nos sciences sociales qui affectent de tenir ensemble le particulier et le général, une voie assez inexplorée. Les appels à la montée en généralité, à la *scalability* des idées et des concepts, sont devenus irrésistibles et invitent à arrêter l'examen du processus une fois le niveau le plus général atteint. L'une des plus belles réussites de cet impérialisme méthodologique pour nos sciences soucieuses du particulier réside dans l'attachement proustien à l'idée « que c'est à la cime même du particulier qu'éclot le général » (lettre de Marcel Proust à Daniel Halévy, 19 juillet 1919). La monographie ethnologique, les enquêtes microhistoriques ou le « penser par cas » ont emboîté le pas de cette conviction intellectuelle et ont considérablement augmenté les moyens d'accéder à l'universel. Les incontestables vertus de ces démarches ne doivent cependant pas interdire de constater qu'elles ont contribué à effacer l'importance d'un cheminement inverse, cheminement savant et instinctif, politique et pratique, altruiste et égoïste, qui vise à passer par le général pour revenir au particulier, l'installer mieux et s'y installer mieux, le refaire et s'y refaire. Passer par le mondial pour faire du national, par le national pour faire du local, par le local pour faire du soi. Monter pour descendre.

---

## BIBLIOGRAPHIE

**ADELL NICOLAS**, 2011.

« Patrimoine, éthique, identité », *Ricerca Folklorica*, n° 64 [« Beni immateriali La Convenzione Unesco e il folklore »], p. 81-93.

**BORTOLOTTO CHIARA**, 2020.

« *Let's get together* » : fabriquer du patrimoine partagé, entre bureaucratisation de l'utopie et utopisation de la bureaucratie », *L'Espace géographique*, vol. 49, n° 4, p. 319-336.

**BOULAY SÉBASTIEN**, 2015.

« Techniques, poésie et politique au Sahara Occidental », *L'Homme*, n° 215-216, p. 251-278.

**BOULAY SÉBASTIEN**, 2022.

« Rétention ou transmission de savoir-faire dans l'Ouest saharien (Mauritanie, Sahara Occidental) ? Entre "urgence" patrimoniale, émancipation sociale et souveraineté nationale », *Ethnologie française*, vol. 52, n° 1, p. 51-66.

**DEBARBIEUX BERNARD**, 2020.

« Imaginaires et rhétoriques de la mondialité au patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO », *L'Espace géographique*, vol. 49, n° 4, p. 354-370.

**DEBARBIEUX BERNARD & ELLEN HERTZ** (dir.), 2020.

*La patrimonialisation et les politiques de l'échelle à l'Unesco*, dossier de *L'Espace géographique*, vol. 49, n° 4.

**DEBARBIEUX BERNARD & ELLEN HERTZ**, 2020.

« La patrimonialisation en quête de ses échelles », *L'Espace géographique*, vol. 49, n° 4, p. 289-302.

**DEBARBIEUX BERNARD & HERVÉ MUNZ**, 2019.

« Scaling heritage. The construction of scales in the submission process of alpinism to UNESCO's intangible cultural heritage list », *International Journal of Heritage Studies*, vol. 25, n°12, p. 1248-1262.

**GRASSENI CRISTINA**, 2016.

*The Heritage Arena. Reinventing Cheese in the Italian Alps*, New York, Oxford, Berghahn books, coll. « Food, nutrition, and culture ».

**HERTZOG ANNE**, 2020.

« Les sites funéraires et mémoriels de la Grande Guerre comme patrimoine "mondial" : la mobilisation d'une catégorie scalaire inconcevable ? », *L'Espace géographique*, vol. 49, n° 4, p. 303-318.

**HONNETH AXEL**, 2015.

*Le Droit de la liberté. Esquisse d'une éthicité démocratique*, traduit de l'allemand par Frédéric Joly et Pierre Rusch, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais ».

**MUNZ HERVÉ**, 2020.

« F(r)ictions d'échelles : les enjeux politiques de l'inscription des savoir-faire de l'Arc horloger franco-suisse à l'UNESCO », *L'Espace géographique*, vol. 49, n° 4, p. 337-353.

**SCOTT JAMES CAMPBELL**, 1985.

*Weapons of the Weak: Everyday Forms of Peasant Resistance*, New Haven, Londres, Yale University Press.

**TSING ANNA LOWENHAUPT**, 2020 [2005].

*Friction. Délires et faux-semblants de la globalité*, trad. par P. Pignarre et I. Stengers, Paris, La Découverte, coll. « Les Empêcheurs de penser en rond ».

## NOTES

1. C'est à l'occasion d'un commissariat d'exposition sur la dimension artisanale du travail de Pierre Soulages (« Des mains pour penser », 2017-2018) organisée au musée de Salles-la-Source qu'il me fut donné de découvrir les extraordinaires réserves des musées départementaux de l'Aveyron. Je tiens ici à remercier Aline Pelletier et Carmen Grima qui y ont été de précieux guides et à qui je dois une grande part des informations ici livrées. Ce texte a également bénéficié de la lecture serrée de Nathalie Meyer.

2. On le trouvera décrit et analysé à deux moments de son élaboration dans les travaux de Sébastien Boulay (2015, 2022).

---

## RÉSUMÉS

À partir des contributions rassemblées dans un dossier de la revue *L'Espace géographique* consacré aux politiques de l'échelle à l'Unesco, l'article propose une réflexion sur les usages que les acteurs, individuels ou institutionnels, peuvent faire des échelles en contexte patrimonial. Après avoir montré que mettre la focale sur les logiques d'échelles n'est pas abandonner la dimension du temps au profit de l'espace, l'auteur explique en quoi l'identification de la « bonne » échelle et le voyage entre les échelles fait partie de l'expertise patrimoniale. Discutant la notion de « scalability » (Tsing), il souligne pour finir la dimension politique que recouvre la rhétorique de la « bonne » échelle et les enjeux qu'elle implique en termes de représentation.

Based on the contributions to a special issue of *L'Espace géographique* devoted to the politics of scale at Unesco, this article explores the uses that individuals and institutions can make of scale in a heritage and heritagization contexts. After showing that focusing on the logics of scale does not mean let down the dimension of time in favor of space, the author explains how identifying the "right" scale and traveling between scales is part of heritage expertise. Discussing the notion of "scalability" (Tsing), he concludes by underlining the political dimension of the rhetoric of the "right" scale and the issues it raises in terms of representation.

## INDEX

**Mots-clés :** patrimoine culturel immatériel, jeux d'échelles, représentation, Unesco

**Keywords :** intangible cultural heritage, scales and scaling, scalability, representation, Unesco

## AUTEUR

**NICOLAS ADELL**

LISST – Centre d'anthropologie sociale, Université de Toulouse – Jean Jaurès